

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 39 (1951)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Une page contemporaine d'histoire de l'art : la restauration de la chapelle de Rueyres-St-Laurent  
**Autor:** Strub, Marcel  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817218>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE  
DU CANTON DE FRIBOURG

XXXIX<sup>me</sup> Année

N<sup>o</sup> 1

1951



UNE PAGE CONTEMPORAINE D'HISTOIRE DE L'ART

## LA RESTAURATION DE LA CHAPELLE DE RUEYRES-ST-LAURENT

par MARCEL STRUB

Rueyres-St-Laurent est un village du district de la Sarine, posé sur la lente déclivité d'une campagne très verte et dominé par un banc de molasse qui porte depuis l'époque romane, une chapelle dédiée au diacre et martyr saint Laurent.

Cette chapelle a gardé de sa construction primitive, remontant à la fin du XII<sup>me</sup> siècle ou au début du XIII<sup>me</sup>, l'abside semi-circulaire à demi-coupoles, sans doute aussi la base du clocher — cette façon de transept qui saillit sur le côté Epître — et un aspect trapu, solide, que l'on aime à rencontrer dans le style rustique. La nef a peut-être été rebâtie durant l'âge gothique déjà. En outre, les deux ouvertures romanes de l'abside, qui furent trois au début, ont été agrandies et surmontées de l'arc brisé en un temps où le « style français » s'imposait. Si l'on songe que le grand crucifix de bois qui constitue l'essentiel de son ornementation a été exécuté au commencement du XVI<sup>me</sup> siècle, on peut avec vraisemblance placer à cette époque les premiers remaniements de l'édifice. En 1645, date inscrite sur le linteau de la porte, la nef fut entièrement reconstruite, ainsi que le clocher, désormais en façade, que l'on couronna d'une flèche très réussie ;

et l'intérieur fut doté d'une voûte en bois, d'une tribune et d'un autel baroque. Au début du XX<sup>me</sup> siècle, ce dernier fut remplacé par un autel d'inspiration néo-romane, en stuc blanc et rose, tandis qu'une toiture refaite avec l'évident souci de ne pas se compliquer la besogne coiffa l'édifice d'une manière assez piteuse ! Puis la poussière recommença de s'accumuler.

Or, un jour, c'était en 1938, la chapellenie ne possédant plus de desservant attitré, le ministère fut confié aux Cordeliers de Fribourg. La chapelle y trouva son salut. Car l'un des religieux franciscains, le P. Maurice Moullet, qui montait très fréquemment à Rueyres-St-Laurent pour y célébrer la sainte messe et qui terminait alors ses études d'histoire de l'art à l'Université de Fribourg, se prit d'affection pour la chapelle si défigurée, si délaissée ; il sentit et décida qu'il fallait restaurer l'édifice ; il apprenait bientôt que la population, quelque cent quatre-vingt-dix âmes, le désirait aussi vivement que lui. Le syndic, « cette moitié de Dieu » au village, acquiesçait. Il ne manquait plus que les fonds !

En 1939 fut inaugurée une quête dominicale, puis un loto annuel ; le produit, augmenté de quelques dons anonymes, se montait à cinq mille sept cents francs en 1946. Cette année fut celle de la restauration, parce que l'été suivant un enfant de l'endroit allait dire sa première messe solennelle. La commune se décida à verser la majeure partie de la somme nécessaire à une réfection totale et sérieuse ; sur quoi l'Etat délivra son subside, comme il le fait pour tout « monument historique ». Mais le problème restait intact : exécuter avec le minimum de dépenses le travail le meilleur et le plus durable. Aujourd'hui, le résultat est atteint : la chapelle a subi une remise en état estimée à cent mille francs et qui n'en a coûté que quarante mille. Comment le miracle s'est-il produit, c'est ce que nous voudrions montrer brièvement.

Tout d'abord, le P. Maurice Moullet et son ami, le peintre Emmanuel Bourqui, qui signe du pseudonyme de E. Dominique ses tableaux et ses articles de critique d'art, se chargèrent de diriger l'entreprise en y consacrant leurs minces loisirs. Ils donnèrent de leur personne, parce qu'ils désiraient présenter l'exemple d'un genre de restauration qu'ils préconisent en lieu et place de certaines restaurations archéologiques qui nous laissent les monu-

ments raclés jusqu'à l'os comme des squelettes, sort déplorable sur lequel Ramuz s'est appitoyé. On doit procéder à une rénovation intelligente, économique et belle, en tenant compte des conditions stylistiques et historiques de l'édifice aussi bien que de la technique et des nécessités modernes, en y intéressant la population par des conférences publiques où on lui expose le pourquoi et le comment, en recourant à des artisans de la région dont le travail sera moins coûteux et plus « entendu ». Voilà qui nous ramène à certain esprit fécond du moyen âge...

Les initiateurs savent qu'ils vont au devant de difficultés de toutes sortes, imprévisibles mais prévues. Le bâtiment est toujours en plus mauvais état qu'on ne l'avait cru ; le travail dure plus longtemps et coûte plus cher ; le client, qui est tout un village, et le principal intéressé, qui est plusieurs, n'ont pas l'humeur identique ni stable ; et le paysan qui n'a pas vu beaucoup de choses use inévitablement, comme première défense, de la défiance... Alors il faut convaincre, encourager, montrer la justesse de la juste solution, ne pas se froisser ; tout est accepté pour le bien de l'œuvre et pour celui du petit troupeau campagnard.

A l'extérieur, le travail le plus intéressant fut de redonner à l'abside romane sa décoration typique de bandes « lombardes » et sa couverture appropriée. Côté Epître, la sacristie fut agrandie dans un volume fort joliment proportionné, éclairée de deux baies et recouverte d'un toit à deux pans engagé dans la toiture principale. Tous les murs furent débarrassés de leur badigeon et la pierre mise au jour ; on renouvela la charpente ; les tuiles alternèrent, claires et sombres, pour éviter l'impression du trop neuf ou du trop restauré ; et la flèche fut recouverte d'écailles de métal. La chapelle apparaît ainsi très nette et blanche.

A l'intérieur, on fut obligé d'enlever beaucoup de stuc et de plâtre sous la forme d'autel, de niches, de statues et de chemin de croix. E. Dominique adopta une façon de voûte légère en pavatex, soutenue par une armature de lattes servant de couvre-joints. Pour offrir davantage de place à la population masculine, la tribune fut agrandie et munie de bancs en gradins permettant une visibilité entière sur l'autel ; bien qu'elle soit très avançante et fort robuste, elle ne paraît pas massive parce qu'on a eu l'habi-

leté de la faire supporter par une poutre incurvée. Les boiseries et les anciens bancs ont été teintés du même brun clair, qui produit un effet de coquette propreté. Quant au lustre indiscret qui occupait le centre du plafond, on l'a reculé jusqu'à surplomber le bord de la tribune. L'autel fut sculpté dans un seul bloc de pierre de la Molière d'après un dessin de E. Dominique et pourvu d'un ancien tabernacle donné par le Musée d'Art et d'Histoire et rafraîchi par Armand Niquille; au-dessus fut placé, après avoir reçu du même Armand Niquille une nouvelle polychromie, l'étonnant crucifix de bois précédemment suspendu au sommet de l'arc triomphal et dû à cet imagier anonyme du commencement du XVI<sup>me</sup> siècle que nous appelons le « Maître aux gros nez »; le tout se détache avec une grandiose sobriété sur la peinture murale de l'abside, conçue dans un esprit très roman.

Cette fresque a son histoire. Il fallut tout d'abord trouver un artiste assez souple pour se plier aux conditions d'une telle décoration et assez fort pour effectuer une parfaite mise en page; puis le faire admettre par le client, qui était tenté de préférer des peintres plus faciles; enfin lui demander de travailler pour une somme modeste — on fixait comme maximum le produit des quêtes! Le Neuchâtelois Georges Dessoulavy, de religion réformée, accepta. Il voulut même comprendre dans son projet la décoration totale de la chapelle, afin qu'on ne compromît pas dans la suite l'effet de sa peinture de l'abside, et consentit à exécuter toute cette besogne, devisée à quinze mille francs, pour les cinq mille sept cents qui étaient prévus! Qu'il soit remercié de cette somptueuse générosité. En cours d'exécution, soucieux de faire œuvre pieuse autant que belle, et désireux de ne pas heurter le fidèle, il étudiait les réactions de celui-ci, s'efforçant de dessiner des figures que le peuple pût aimer et qui le porteraient à la prière.

Dans une gloire en amande est représenté le patron de la chapelle et du village, saint Laurent, escorté de deux anges très aériens; à main droite, les pauvres que son office et sa charité l'invitaient à se courir; à main gauche, le gril embrasé que surveille un bourreau démoniaque et qui rappelle son martyre. En dessous, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, et trois saints du pays: la bienheureuse Loyse de Savoie, saint Nicolas de Flue et le bienheureux Apolli-

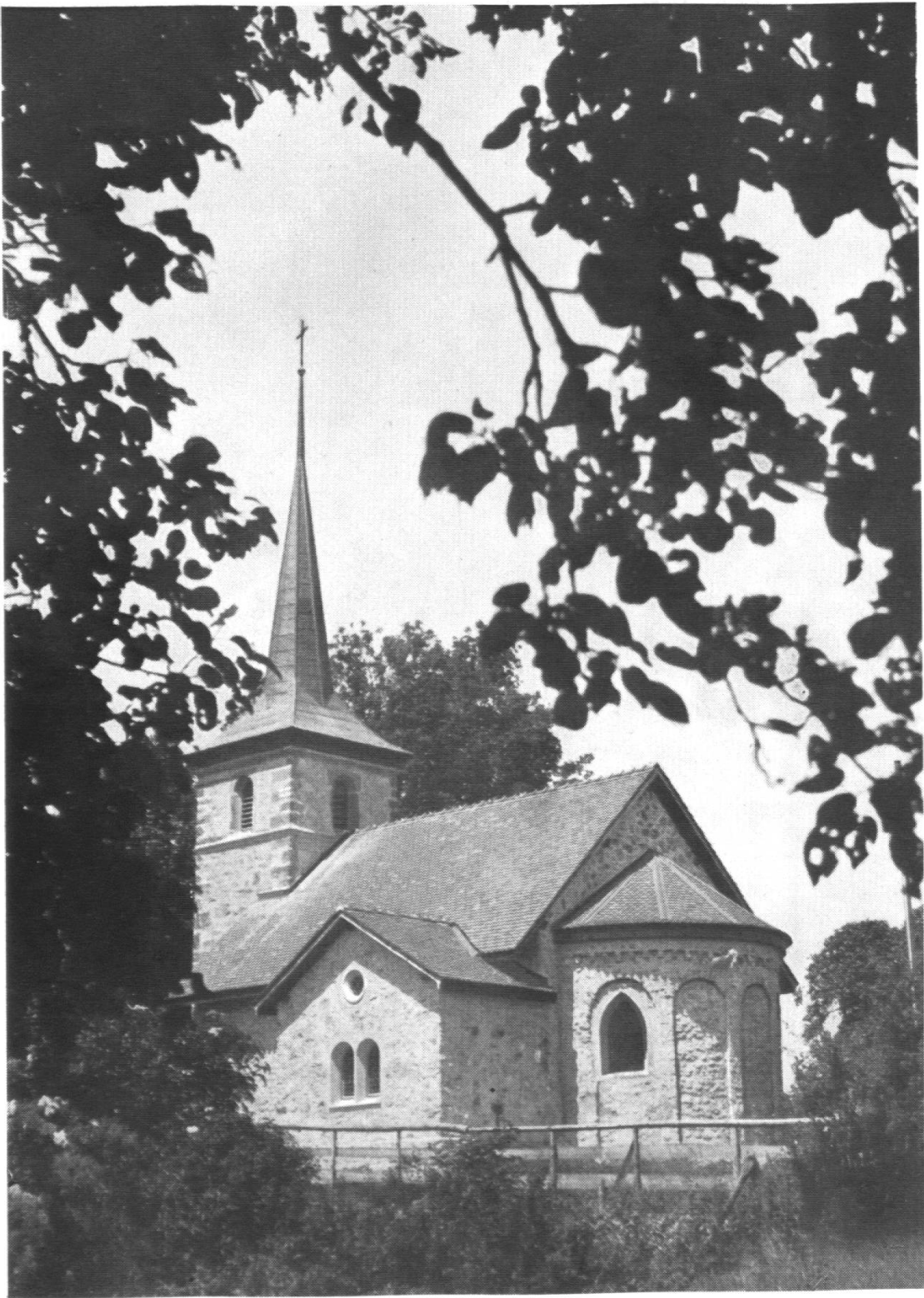


Photo P. Moullet

Chapelle de Rueyres-St-Laurent  
après la restauration



Photo P. Moullet

Chapelle de Rueyres-St-Laurent  
autel et fresque de l'abside

naire de Posat. Des deux côtés de l'arc triomphal, la sainte Vierge présentant l'Enfant Jésus, et saint Joseph. Cette décoration est significative, à la fois monumentale, exactement située, et d'un dessin parfait. Elle est complétée par deux vitraux symbolisant l'Espérance et la Charité, exécutés selon les cartons du même peintre par deux amateurs dévoués, avec des fragments de dalles de verre cimentés entre eux ; cet appareil solide, rugueux et riche est tout à fait à sa place dans une abside romane ; profonds, lumineux, les bleus et les rouges sont une délectation pour l'œil. La pureté majestueuse de cet ensemble a frappé le peuple, et la Sœur sacristine cessa d'encombrer l'autel de ses échafaudages de fleurs artificielles.

Ainsi se trouvait achevée dans la beauté et la joie une restauration qui avait commencé par les travaux ingrats de consolidation, d'assainissement, et qui s'était poursuivie dans des difficultés de toutes sortes, toujours pénibles pour les hommes qui dirigeaient l'œuvre avec une ardeur aussi absolue que leur désintéressement et avec les intentions les plus droites. Le succès a couronné les efforts de tous, pour la gloire de Dieu.

---